

—Allons, ma gentille, je te laisse continuer ta route. Sois toujours bien sage, mon enfant.

En passant devant le Russe, la fille de Jacques Cardoze, de ses deux grands yeux de velours, jeta sur lui un long regard étonné, mais, en même temps si chaudement voluptueux qu'il fit tressaillir le blasé millionnaire.

Quand, au bout de quelques pas, M. de Jozères, ayant continué sa marche, vit que le comte n'était plus à son côté, il se retourna et aperçut Gabrinoff qui, resté en place à l'entrée du sentier qu'avait pris Nicole, suivait du regard la jeune fille s'éloignant sous la feuillée.

—Diable ! se dit le procureur, le Russe pense-t-il déjà à chasser deux lièvres à la fois ? Ça promet pour l'avenir !

Après avoir vu le Cardoze disparaître, le comte vint lentement rejoindre le magistrat qui l'attendait.

—Est-ce que cette Nicole habite aux environs de la propriété ? demanda-t-il.

—Mieux que cela. Elle demeure sur la propriété même. C'est la fille de votre garde-chasse dont nous allons trouver le pavillon en sortant du parc par la grille du carrefour.

—Ah ! fit le millionnaire d'un ton qui sonna joyeux.

—A ce propos, je vous recommande Cardoze ; c'est le dernier d'une race de serviteurs qui, de père en fils, ont fidèlement servi les Valnac depuis deux cents ans.

—Mon intention est de garder à mon service tous ceux qui vivent sur le domaine, dit vivement le comte.

Comme il achevait ces mots, M. de Jozères étendit la main vers une blanche maisonnette qui apparaissait à gauche :

—Tenez, fit-il, voici la demeure de Jacques.

—Je le verrai à mon retour de Paris, répondit M. de Gabrinoff.

Car il avait été convenu que le comte irait à Paris pour régler toutes ses affaires et qu'il en reviendrait, au bout d'une quinzaine, ramenant avec lui son notaire qui aurait rédigé le fameux contrat par lequel M. de Gabrinoff reconnaissait avoir reçu de Mlle Berthe de Valnac une dot de trois millions.

Le soir même, le Russe montait en chaise de poste.

Ce fut le lendemain que les deux mots, bien peu coupables, dits par Jacques sur M. de Gabrinoff, arrivèrent, envenimés et grossis par la haine publique, aux oreilles du procureur du roi, qui apprit que Cardoze " se répandait en menaces de mort contre le nouveau maître de la terre des Valnac et qu'il avait parlé d'incendier le château plutôt que d'y laisser entrer un Russe maudit. " On voit que la médisance avait donné un rude corps au maigre propos du garde-chasse.

—Ce sauvage-là est capable de tout gêner ! pensa M. de Jozères effrayé.

Ainsi que nous l'avons dit, le magistrat se hâta donc d'envoyer à Jacques Cardoze l'ordre d'avoir à comparaître devant lui.

## XI.

Tel que nous l'avons dépeint, avec ses dehors d'honnête homme, mais, au fond, très décidé à saisir adroitement au passage toute occasion de s'enrichir, pourquoi M. de Jozères s'effrayait-il à la pensée que les menaces de Jacques Cardoze pouvaient être un empêchement au mariage de sa pupille avec le Russe ? C'est que, par une sorte d'intuition d'adroit coquin, par une sombre préscience de l'avenir, il avait flairé que cette occasion, tant guettée, de faire fortune lui viendrait par Berthe ou par Gabrinoff.

Cet étranger millionnaire lui semblait être un gibier duquel, sans qu'il pût prévoir quand ni comment, il fluirait par avoir poil ou plume. Aussi, fura manquer ce mariage, c'était détruire un avenir qui devait le rendre riche : en un mot, c'était lui nuire. Voilà donc pourquoi le procureur s'irritait contre Jacques Cardoze, ce premier usage noir qu'il voyait poindre dans le ciel bleu de cet avenir.

Pour le garde-chasse, M. de Jozères était uniquement un fidèle commensal du château de Valnac. Il n'avait, pour ainsi dire, jamais vu en lui le magistrat qui demande et obtient des têtes pour le bourreau. A ses yeux, nous le répétons, le procureur du roi n'était qu'un ancien intime ami de " feu son bon maître. "

Ignorant quelle terrible transformation avaient subie ses paroles, ce fut donc sans aucun émoi qu'il lut l'ordre de comparaître devant le magistrat. N'en comprenant pas la portée il l'expliqua à sa façon.

—M. de Jozères donne sans doute un grand dîner et il veut me demander de lui tirer un lièvre ou un faisan, se dit-il.

Donc le lendemain il gagna la ville et, bien fauilliérement comme vingt fois déjà il l'avait fait, il arriva chez le procureur avec ses grands gêtres, son carquois et son fusil.

Il entra donc joyeux dans le cabinet et frappa sur son carquois tout gonflé en s'écriant :

—Si j'ai bien deviné, monsieur de Jozères, je crois que je vous apporte votre affaire... un lièvre qui pèse ses huit livres.

Sa gaieté s'éteignit aussitôt devant l'air glacial du magistrat, qui lui dit de sa voix la plus grave :

—Asseyez-vous et répondez.

M. de Jozères, que nous avons montré, au début de notre histoire, avec une tête vénérable, dont la physionomie était adoucie par une belle chevelure blanche, possédait à cette époque un visage plus accentué auquel des cheveux et, surtout, de gros sourcils très-noirs donnaient un cachet de dure sévérité.

Étonné par cette réception, Jacques se mit sur le siège indiqué, serrant de ses deux mains le canon de son fusil placé entre ses jambes.

—Connaissez-vous M. de Gabrinoff ? débuta M. de Jozères les yeux fixés sur lui.

A cette question, il vit les mains du garde-chasse étreindre plus nerveusement son arme. Jacques, pourtant, répondit d'un ton calme :

—Je connais seulement son nom que j'ai appris par ma fille, qui m'a dit de tenir de vous-même... quand vous l'avez rencontrée dans le parc.

—Alors Nicole a dû vous apprendre en même temps que je lui ai dit aussi que M. de Gabrinoff, qui a acheté le château, épousera, dans peu, Mlle Berthe.

—C'est donc bien vrai ! s'écria Cardoze incapable de se contenir.

Puis, avec un commencement de colère :

—Ainsi c'est vrai, reprit-il, ce pauvre château des seigneurs de Valnac appartient maintenant à un Cosaque... et Mlle Berthe va échanger le nom de mes maîtres pour celui d'un ennemi de la France. Oh ! je ne serai pas témoin de pareils malheurs, je m'enfuirai au loin... je quitterai cette terre où mes pères dorment leur dernier sommeil à côté des seigneurs qu'ils ont si longtemps servis.

—Oui, partez. Cela vaudra mieux que d'exécuter vos terribles menaces, appuya le magistrat.